

UN BRAQUAGE FAMILIAL HILARANT !

KONBINI



FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

ROSCHDY ZEM

ANOUK GRINBERG



NOÉMIE MERLANT

LOUIS GARREL

L'INNOCENT

UN FILM DE **LOUIS GARREL**



ANNE-DOMINIQUE TOUSSAINT PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

L'INNOCENT

UN FILM DE **LOUIS GARREL**

AVEC

ROSCHDY ZEM, ANOUK GRINBERG, NOEMIE MERLANT, LOUIS GARREL

AU CINÉMA LE 12 OCTOBRE

France • 2022 • 2.39 – 5.1 • Couleur • Durée : 1h40

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi - 75011 Paris

Tél : 01 55 28 97 00

films@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Monica DONATI

Tél : 01 43 07 55 22

monica.donati@mk2.com

Matériel presse téléchargeable
sur www.advitamdistribution.com

AD VITAM



SYNOPSIS

Quand Abel apprend que sa mère Sylvie, la soixantaine, est sur le point de se marier avec un homme en prison, il panique. Épaulé par Clémence, sa meilleure amie, il va tout faire pour essayer de la protéger.

Mais la rencontre avec Michel, son nouveau beau-père, pourrait bien offrir à Abel de nouvelles perspectives...



ENTRETIEN AVEC LOUIS GARREL

Est-il exact que le projet de *L'Innocent*, qui est votre quatrième film, était prévu initialement pour succéder à votre premier film, *Les Deux Amis* ?

Oui et avec la même productrice, Anne-Dominique Toussaint. Mais comme le scénario de *L'Innocent* a mis du temps à mûrir, je me suis permis de faire une digression avec *L'Homme Fidèle* et *La Croisade*. J'ai commencé l'écriture seul puis j'ai découvert les romans de Tanguy Viel, écrivain de romans policiers existen-

tiels qui aime s'emparer du genre pour raconter des choses intimes. Au départ je cherchais un auteur de romans policiers façon roman de gare, dans lequel le genre policier soit comme un jeu. On a mis du temps à trouver une structure pour le récit, un scénario n'est pas un roman, c'est fait pour être bougé. Puis est arrivée Naïla Guiguet, avec qui j'ai travaillé sur *La Croisade*, qui est brillante et talentueuse. Tout ce temps a été très bénéfique pour le scénario. Contrairement à *L'Homme Fidèle* et à *La Croisade*, c'était un projet sans Jean-

Claude Carrière, mais je lui ai fait lire. Il m'a suggéré deux ou trois choses dont une que j'ai mise dans le film : le petit chat qui lèche ma chaussure et mange le caviar quand je suis au cimetière. Il avait aussi des idées de scénariste très visuelles.

Vous souhaitiez écrire une comédie policière ?

Je voulais une histoire de famille et une affaire criminelle, un délit. Tout de suite, il y avait l'idée de la mère qui se marie en prison. C'est la mère qui, par l'amour, fait entrer dans une famille complètement « légaliste » un élément transgressif.

Votre film semble inspiré de l'histoire de votre mère, Brigitte Sy, qui a fait des ateliers de théâtre en prison et qui a réalisé son premier long métrage sur ce sujet *Les mains libres* où son personnage, interprété par Ronit Elkabetz, fait cela. Amoureuse d'un prisonnier (Carlo Brandt), on la voit dans la première scène du film se marier avec lui, ce par quoi votre film commence.

Oui, dans *L'Innocent*, c'est le récit de ce mariage du point de vue du fils. C'est un peu le contrechamp. En revanche, quand ma mère s'est mariée en prison, j'avais 18 ans, je n'y étais pas. Par le biais de ce film, je me suis donc incrusté dans son mariage ! Le point de départ du récit, c'est vraiment l'histoire de ma mère car elle s'est mariée en prison et tout de suite, je me suis bien entendu avec mon beau-père, qui m'a ouvert les portes d'un monde que je ne connaissais pas. Toujours amusant de voir deux mondes qui se frottent.

Cet autre monde dont vous parlez et dont parle votre film, vous l'avez connu dans la réalité avant de le connaître par le cinéma ?

Exactement. Ma mère a travaillé 20 ans en prison. Depuis l'âge de 11 ans, j'ai fréquenté des personnes qui sortaient de prison, parfois y retournaient... On les voit, on n'a plus de nouvelles. À la maison, j'ai toujours connu des types très marrants. Des femmes aussi, car ma mère a aussi fait des ateliers dans des prisons de femmes. Certains sont devenus écrivains. J'ai connu de cette manière ce monde d'intellectuels engagés, plutôt attirés par ces personnes en marge de la société.

Dans *La Croisade*, vous jouez avec Laetitia Casta de jeunes parents débordés ou dépassés par le comportement de leur enfant et des enfants. Ici, vous êtes un grand fils débordé ou dépassé par le comportement de sa mère.

Le rapport s'inverse. Après, cela dépend des parents qu'on a eu, mais historiquement, après mai 68, les années 70 et 80 ont été globalement celles de rébellions et de transgressions. Peut-être que cela a donné aux enfants de cette génération à laquelle j'appartiens la sensation qu'il fallait peut-être cadrer les parents. Il y a un peu de cela dans le film : un fils qui s'occupe de sa mère comme si c'était son père, qui essaie de mettre un peu d'autorité dans sa vie. C'est l'histoire d'un fils qui pense avoir pour mission de protéger sa mère, non de sa folie mais de sa joie. Une mère qui ne va pas mal, voire plutôt bien mais qui a un fils pessimiste qui lui dit que tout ça va mal finir quand pour elle tout va bien. Car ce que vit sa mère est d'une joie infinie, celle d'une adolescence qui ne s'arrête pas, toujours renouvelée. D'ailleurs, le personnage du fils bascule quand il entend derrière la porte sa mère faire l'amour avec son nouveau mari. C'est une joie insubmersible, une joie pure, il ne peut rien faire contre le plaisir, il ne peut pas le contrarier.

Dans la structure du récit, on peut distinguer deux parties. D'abord le fils qui veut protéger sa mère et enquête sur son beau-père, soit la partie filature. Ensuite, le fils qui devient ami du beau-père et fait alliance avec lui.

Je ne voulais pas que cela soit une chronique familiale, intimiste, en mode mineur, mais tenais à un récit plus construit, plus assumé. Comme le film a un socle autobiographique, je ne pouvais pas me permettre d'en faire une chronique pour rendre cela encore plus transparent. Je préfère prendre des éléments biographiques pour les mettre dans un film qui joue avec le genre au cinéma, y compris celui de la comédie. Pour éviter le pathos de la dimension tragique. La relation d'une mère à son fils est une chose difficile à traiter au cinéma. On bascule facilement dans le viscéral. Plus on a l'esprit léger, mieux le film et le spectateur se portent. Il y a en effet deux parties. L'une est une chronique amusée et amusante et la deuxième bascule dans le film d'action. Avec en prime, lors de la scène du restaurant routier, l'envie de tricoter une scène de marivaudage dans une scène de braquage, où il se joue une chose très intime du sentiment amoureux. Du coup, il a fallu que je fasse une mise en scène très précise.

On sent que cela vous a amusé et changé de ce que vous avez filmé jusqu'ici.

Étrangement, j'étais très désinhibé pendant le tournage de ces scènes car ce registre appartient au domaine du cinéma. Quand on fait un film, on se dit qu'il faut que cela soit une représentation rigoureuse de l'existence, qu'il ne faut pas trahir sur le plan des rapports humains. Quand on aborde une scène qui relève d'un genre cinématographique, cela devient un jeu où on a des comptes à rendre au cinéma, sans avoir nécessairement à trahir la vie.

Par rapport au récit de braquage, de sa répétition à son exécution, on pense à « l'ancienne école », telle que décrite dans des films comme *Du rififi chez les hommes* de Jules Dassin ou *Bob le flambeur* de Melville, tous les deux adaptés par Auguste Le Breton.

J'ai vu plusieurs films, en particulier *Les Inconnus dans la Ville* (*Violent Saturday*) de Richard Fleischer, formidable, et *L'Ultime Razzia* (*The Killing*) de Stanley Kubrick où le braquage périlite pour une petite histoire d'amour. C'est très agréable d'assister au déploiement de la masculinité, de la virilité et de la violence, et voir tout cela perverti pour une histoire de sentiments.



Vous dites vouloir jouer avec le genre et le film est structuré par des scènes liées au jeu. Celle en ouverture, en trompe-l'œil, de la répétition d'une scène de théâtre entre votre mère et le prisonnier, son futur mari. Ensuite votre personnage et votre amie qui répètent la scène de ménage en vue de la scène de braquage et la scène de ménage au moment du casse, dans laquelle quelque chose d'autre se joue, sur le plan des sentiments amoureux.

C'est un principe, très beau, que j'ai découvert en jouant du Marivaux : le sentiment ne préexiste pas à son expression. C'est l'expression qui le fait naître. Dès qu'on dit une chose qui engage, le sentiment va en découler. L'acte de parole enclenche. Les choses commencent par un jeu et la réalité du sentiment vient après, par le jeu. Le point de départ du film, c'est quand même un homme en prison fasciné par le métier d'acteur car ils se sont rencontrés par le jeu.

Votre personnage se méfie de celui incarné par Roschdy Zem. Pourtant il se projette sincèrement dans leur projet de magasin de fleurs avec sa mère, quand elle a plutôt tendance à se replier dans son passé.

C'est amusant de voir un type qui, en sortant de prison, s'intéresse au langage des fleurs et a l'air très motivé ! En écrivant le scénario, on voulait que ce projet de magasin de fleurs fasse un peu rêver. Raison pour laquelle on a déréalisé le magasin, qui n'est pas naturaliste et a presque un côté comédie musicale, comme dans la scène d'inauguration. Avec le décorateur, Jean Rabasse, on a pensé à des murs roses. Il me posait beaucoup de questions sur le personnage de la mère pour imaginer le décor dans lequel elle aimerait vivre. Au début, il la voyait comme une post-hippie, alors que non, pas du tout. Je connais ma mère, ce n'est pas du tout une néo-hippie ! Je lui ai dit que si on veut

mettre au mur des photos de gens qu'elle aime, il en faut une de Jean Genet et à côté des choses complètement kitsch, des chanteurs de variétés. Il faut les deux, ce qui la rend particulière.

Comme la musique du film...

Dans la musique du film, il y a de la variété, Herbert Léonard, *Pour le plaisir*, *Nuit magique* de Catherine Lara, *Une autre histoire* de Gérard Blanc où il est question de démarrer une autre histoire et *Maschi* de Gianni Nannini. Je tenais à ce que le film baigne dans l'univers musical du personnage de la mère. François Truffaut disait que les gens aiment les chansons de variété car les phrases se rapportent à tout le monde. Les paroliers de chansons de variété, en deux phrases, on a l'impression qu'ils racontent notre histoire. J'ai essayé de faire un film « variété ». Pas seulement la variété des genres mais un film dans lequel tout le monde peut se reconnaître.

Dans *L'Homme Fidèle* et *La Croisade*, les deux scènes d'ouverture se déroulent dans un appartement parisien et dans *L'Innocent*, on se retrouve d'entrée dans une prison. Vous nous emmenez dans un tout autre univers.

Raison pour laquelle je voulais tourner à Lyon. Je ne voulais plus être à Paris. Pour l'histoire mais aussi par rapport à ce que je véhicule comme acteur, très marqué comme parisien. Je voulais sortir de cela pour aider le spectateur à entrer dans un univers différent par le biais de mon personnage. Je tenais vraiment à aller vers un film d'évasion pour faire vivre une aventure picaresque, avec le goût du romanesque et de la comédie.

Votre personnage y contribue beaucoup. Par sa suspicion, sa filature, on sent un personnage qui aime se faire des films d'une réalité dont il est le spectateur. Avant de s'embarquer comme acteur dans le film qu'il s'est fait.

La suspicion est un désir caché d'histoire. Quand tu suis quelqu'un, c'est que l'autre te fascine, avec le désir que l'histoire qu'on cherche soit au rendez-vous. Quand tu es enfant, avoir un beau-père est quelque chose de très spécial. J'ai connu cela. J'en ai suivi beaucoup, je faisais des filatures extraordinaires. Je me disais que cela serait bien d'avoir une caméra pour filmer cela. A l'époque, il n'y avait pas de drones. J'ai tourné une scène de filature, non retenue au montage, un peu à la *Vertigo*, en référence à la scène de musée, où le personnage de Roschdy Zem entrainait dans un musée de Guignol. Au fond, mon personnage, c'est l'histoire d'un type inhibé, qui va sortir de la dépression du deuil de sa femme en se libérant par une aventure rocambolesque. C'est peut-être aussi le geste inconscient de sa mère, en se mariant avec un détenu, de le faire baigner dans un autre univers que le sien pour le sortir de sa torpeur. Il va finalement retrouver sa liberté, mais en prison.

" METTRE DES ACTEURS ENSEMBLE, C'EST UNE NOUVELLE ÉCRITURE, AUSSI IMPORTANTE QUE LE SCÉNARIO "

Vous avez tourné dans vos précédents films avec Laetitia Casta, Vincent Macaigne, Golshifteh Farahani. Là, vous vous vous entourez de nouveaux comédiens, Anouk Grinberg, Roschdy Zem, Noémie Merlant.

Bizarrement, ce ne sont pas des choix de comédiens. Ce sont plutôt des choix de couples. Deux grands acteurs peuvent s'annuler par leur jeu. J'ai commencé avec Roschdy Zem. Cela lui faisait plaisir de ne pas jouer des types virils mais une personne plus tendre, sentimentale. Ce mélange lui plaisait. Anouk Grinberg, même si elle a joué dans un film de mon père, *J'entends plus la guitare*, je ne la connaissais pas. Je lui avais envoyé deux scènes et lorsqu'elle est arrivée dans le bureau, j'ai tout de suite senti que je n'avais plus rien à faire, que ça allait fonctionner tout seul entre eux deux comme un circuit autoalimenté. Roschdy est grand, Anouk est petite. On a fait un essai. Ils ont joué la scène du mariage, je l'ai filmée et dès la première prise

j'ai dit à mon équipe qu'il faut qu'on retrouve cela au moment du tournage. On peut filmer avec de bonnes caméras, de bons décors, le nouveau récit que tu ajoutes à ton scénario, cela sera toujours la personnalité des acteurs et ce qui se passe entre eux.

Pareil pour Noémie Merlant. Je l'avais croisée dans un avion, en allant au festival de Toronto, et on ne s'était pratiquement pas parlé et je l'ai vue dans *Les Olympiades* de Jacques Audiard où j'ai aimé sa légèreté et sa profondeur. J'ai senti en elle quelque chose de clownesque, ce que je voulais faire ressortir. Comme elle ne l'a jamais fait, c'était très jouissif pour elle tout en ayant une grande peur d'aller sur ce terrain. J'avais donc mon quatuor avec lequel je pouvais composer. Je ne fais pas des essais d'acteurs individuellement, mais des essais entre eux. Ce sont des assemblages qui font que le film tient par eux. Mettre des acteurs ensemble, c'est une nouvelle écriture, aussi importante que le scénario.

Il y a une très belle scène, filmée en panoramique et en longue focale, entre vous et Noémie Merlant, quand elle vous insulte, dans un champ, sur fond d'herbe verte.

J'ai tourné la première fois la scène sur les quais de Lyon avec un steadycam et cela ne fonctionnait pas, malgré les 28 prises. Alors qu'on tournait en pleine campagne, le chef-opérateur Julien

Poupard m'a sorti un objectif de 1000 millimètres. Il était prévu pour les scènes de filature. Il faisait très froid, l'objectif avait de la buée et on a tourné comme cela, d'où l'aspect brumeux, grisâtre. J'ai demandé à Noémie Merlant d'improviser sur la scène déjà tournée. Du coup, le plan a une vie propre. Albert Serra filme souvent ses personnages de très loin, ce qui est plus agréable pour des acteurs non professionnels quand ils ne sentent pas

la caméra, la pression de l'équipe autour.

La photo du film est très différente de celle que Julien Poupard a faite pour La Croisade.

Je lui ai demandé de faire une photo plus romanesque. A Lyon, j'en ai parlé avec le décorateur, y a un petit côté italien par endroits dans l'architecture de la ville qui fait penser à Naples et le



film, par son ton, proche de la comédie ironique, a quelque chose du cinéma italien des années 70. Le film prend au sérieux les sentiments sans prendre trop au sérieux le genre. À Lyon, il y a un centre historique, très typique, celui du magasin de fleurs, et un décor de banlieue, comme le restaurant lors de la filature, où le parking avec le restaurant routier à la fin. Je ne voulais pas d'entre-deux, juste ces contrastes, à l'image du contraste entre les deux parties, avec une première très vivante et la se-

conde, dans un registre programmatique de film d'action.

D'une partie à l'autre, il y a un changement de triangle. Au départ, le fils seul face à sa mère et son nouveau mari et ensuite le fils avec son amie face et avec le beau-père, dans le dos de la mère.

Elle s'est mariée avec lui en se doutant qu'il pourrait recommencer tout en refusant d'y croire.

Anouk Grinberg ne comprenait pas que son personnage le quitte parce qu'il a recommencé. Il faut prendre au sérieux le mensonge, qui peut tout détruire, c'est le principe de l'anti-bourgeoisie. La bourgeoisie est construite sur le mensonge, sur des conventions sociales. Elle est anti-bourgeoise, elle accepte tout à condition qu'il n'y ait pas de mensonge. Le mensonge est pour elle inacceptable, c'est sa morale.

Avez-vous eu des difficultés particulières ou nouvelles pour ce film ?

La partie repérages a été plus compliquée, notamment pour le restaurant et le parking à la fin, qu'on a fini par trouver à 60 kilomètres de Lyon. Et, n'étant pas très habitué aux scènes d'action, compliqué aussi le tournage de la cascade pendant le braquage, quand mon personnage fonce en voiture sur le type et le renverse. Ça dure quatre secondes mais c'est compliqué à faire.

Qui est l'innocent du titre ?

Au départ, c'est le personnage de Roschdy Zem et ensuite, c'est le mien. D'une certaine manière, quand on commet un délit pour des raisons nobles, on est un peu innocent. Ce qui, j'en conviens, n'est pas très moral au regard de la loi. C'est la fameuse phrase prononcée dans *La Règle du Jeu* de Jean Renoir, « *Ce qui est terrible sur cette terre, c'est que tout le monde a ses raisons* ». J'ai hésité au début à donner au personnage du beau-père un passé criminel avant de renoncer très vite. J'avais d'ailleurs un conseiller technique pour tout cela.

Un conseiller technique ? C'est-à-dire ?

Un ancien voyou avec qui j'échangeais, Jean-Claude Pautot, qui joue dans le film celui qui dirige la répétition de la scène de ménage avec Noémie Merlant et moi en vue du braquage. C'est le complice de Roschdy dans le film, pas un acteur mais un ancien détenu qui a fait 25 ans de prison. Je le trouvais tellement formidable que je voulais lui donner un rôle. Je lui fais lire le scénario, je lui raconte l'histoire du personnage de Roschdy, qui est trahi à la fin par son meilleur ami. Alors il me dit : « *Il trahit son ami ? Laisse tomber amigo, je ne le ferai jamais ça ! J'ai travaillé toute ma vie pour être un homme de confiance, ce n'est pas maintenant que je vais tout bousiller*. ». Il a fait

une confusion, que je trouve très belle, entre le rôle qu'il va jouer et la perception qu'on va avoir de lui dans le milieu. J'ai sorti le grand jeu, Shakespeare, les traîtres pour un acteur sont les meilleurs personnages à jouer.

Avec Jean-Claude Pautot, on a conçu une maquette du décor du casse afin de répéter la scène avec ses amis, des anciens truands, selon la configuration des lieux, avec l'emplacement du camion et la vitre du restaurant afin que tout cela soit crédible. Je les ai filmés pendant une heure à répéter la scène autour de la maquette du décor. C'était très amusant de les observer, de les voir vivre cela comme s'ils y étaient vraiment, en pleine préparation d'un casse, à se chamailler sur la méthode, les rôles de chacun. Au bout du compte, je réalise que si je tiens compte de leurs indications en voulant être réaliste, je ne parviendrai pas à filmer la scène. Vient un moment, pour ce qui est de la perception de la scène, de la dilatation du temps, du montage alterné avec la règle du « pendant ce temps », le réalisme empêche le cinéma. Cela a été une séance de travail passionnante, un passage nécessaire pour arriver au final à une géométrie de cinéma.

Le dernier plan du film est très beau ...

L'aquarium... Le caviar chez les pingouins, ce qui est plausible, pour la bonne conservation du produit, et insolite. C'est un peu la leçon Hitchcock, le sens du raccourci visuel, installer une situation à partir d'une image qu'on saisit sans avoir à fournir d'explication.

Un autre projet après celui-ci ?

Rien de très défini. Juste sur la politique sur plusieurs générations et entre deux frères. J'ai déjà un titre, *Le Disciple*.

LISTE ARTISTIQUE

Michel	Roschdy ZEM
Sylvie	Anouk GRINBERG
Clémence	Noémie MERLANT
Abel	Louis GARREL
Jean-Paul	Jean-Claude PAUTOT
Chauffeur camion caviar	Yanisse KEBBAB

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Productrice
Scénario

Louis GARREL
Anne-Dominique TOUSSAINT
Louis GARREL, Tanguy VIEL, avec la collaboration de Naïla GUIGUET

Musique originale
Directeur de la photographie
Chef monteur
Chef décorateur
Son - Montage son - Mixage
Costumes
Direction de production
1er assistant mise en scène
Scripte
Casting
Régie
Post-production

Grégoire HETZEL
Julien POUPARD (AFC)
Pierre DESCHAMPS
Jean RABASSE (ADC)
Laurent BENAÏM - Alexis MEYNET- Olivier GUILLAUME
Corinne BRUAND
Julien BRUN
Stéphane MANARANCHE
Anaïs SERGEANT
Julie ALLIONE
Julien MEUTERLOS
Cédric ETTOUATI

Une coproduction
En association avec
Avec le soutien de
Avec la participation de
Distribution
Ventes internationales

LES FILMS DES TOURNELLES, ARTE FRANCE CINÉMA, AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA
COFIMAGE 33, LA BANQUE POSTALE IMAGE 15
LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
ARTE FRANCE , CANAL+, CINÉ+, LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
AD VITAM
WILD BUNCH INTERNATIONAL